61e ANNÉE DÉCEMBRE 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 à 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

L'Expérimentation Spirite

Ecriture médianimique

Nos contradicteurs se plaisent parfois à signaler les abus qui découlent d'une mauvaise pratique expérimentale du spiritisme, à faire ressortir les déceptions qu'on est exposé à y subir. Or, celles-ci résultent le plus souvent des conditions défectueuses dans lesquelles on opère, de l'inobservation des règles établies par les Esprits.

Certains lecteurs, lorsqu'ils parcourent les ouvrages des écrivains spirites, sont surtout frappés par les faits et les témoignages qui s'y trouvent relatés. Dans l'entraînement de leur pensée, ils sont portés

à croire que ces faits sont fréquents, nombreux, relativement faciles à obtenir. Ils perdent de vue les exigences de la publicité qui nous obligent à grouper, à condenser dans un espace restreint des phénomènes qui se sont produits dans un laps de temps et des étendues de pays considérables. S'ils abordent le terrain expérimental, c'est sans méthode, sans préparation, en négligeant les recommandations faites, les précautions essentielles, en écartant nos conseils, et si les résultats ne sont pas immédiats, ils se lassent vite et abandonnent la partie.

Une étude approfondie du monde invisible est nécessaire pour s'orienter au milieu des phénomènes et en déterminer les causes avec exactitude. Il existe trop d'éléments divers dans les forces en action au cours des séances pour que des expérimentateurs mal préparés, insuffisamment instruits, puissent éviter les erreurs et les mécomptes. Aussi est-il sage de n'admettre dans les groupes que des personnes s'étant livrées à une étude théorique préalable, celle que procure la lecture attentive et réfléchie des ouvrages spéciaux.

Le principe de la communication spirite, c'est la loi harmonique des vibrations. Chaque âme, on le sait, est un centre de forces dont les radiations varient d'étendue et d'intensité, selon sa nature et son degré d'élévation. L'action de la volonté peut accroître ou diminuer la puissance de ces vibrations. Je possède une photographie où, sous l'influence de la prière, on voit les effluves détachés des doigts de l'expérimentateur s'étendre et recouvrir toute la plaque, tandis qu'à l'état de repos de la pensée, ils ne produisent que de faibles effets.

La vie dans la chair amortit les radiations de l'âme, mais ne les supprime pas. Il existe autant de différences entre les divers états vibratoires qu'entre les physionomies et les caractères. Cependant, une certaine concordance est nécessaire pour que des rapports s'établissent entre esprits et incarnés. L'esprit qui veut se communiquer doit rechercher le médium dont l'état psychique présente le plus d'analogie avec le sien. Puis, par un entraînement graduel qui peut embrasser, suivant les cas, des semaines, des mois et même des années, entraînement auquel ce médium doit coopérer par la pensée, le désir, la volonté, il arrivera à établir une sorte de synchronisme. S'il échoue, il devra porter ses efforts vers une autre personne.

***

La médiumnité la plus répandue est celle de l'écriture, sous ses formes diverses. Celle dite « mécanique », parce que, dans ce cas, l'esprit agit sur le bras sans impressionner le cerveau, nous paraît présenter plus de garanties que les autres procédés.

En effet, qu'elle soit intuitive ou semi-mécanique, la faculté d'écrire comporte inévitablement un mélange des pensées de l'esprit et du médium. La pensée de l'esprit suscite dans le cerveau du sujet, des images, des expressions et même des idées qui lui sont familières et qu'on retrouve dans les messages obtenus. Comment faire la différence et établir la part de l'un et de l'autre des participants ? C'est là une tâche délicate, difficile et que seuls ceux-ci pourraient remplir.

Le don d'écrire est généralement précédé d'une période d'exercices, durant laquelle le médium se livre à des mouvements saccadés, à des tracés illisibles qui ont pour but de régulariser, de discipliner ses fluides, de les adapter aux fins voulues. Cette période préparatoire est plus ou moins longue, selon les personnes. J'ai connu un officier d'administration qui a eu la patience de s'exercer de la sorte tous les jours, pendant plus d'une année et qui a fini par obtenir des communications suivies présentant à la fois une forme élégante et un sens profond.

L'usage de cette faculté présente le grave inconvénient de laisser une large place à l'action personnelle et inconsciente du médium, mais cet inconvénient s'atténue à la longue et finit par disparaître presque entièrement. A mesure que cette médiumnité se développe, l'esprit acquiert une maîtrise de plus en plus sensible sur le cerveau du sujet, et arrive à en éliminer tout ce qui n'émane pas de sa volonté propre. Toutefois, l'écriture mécanique reste le plus sûr moyen d'obtenir des preuves d'identité, des indications de faits et de dates ignorées du médium, en un mot les éléments de certitude que l'on doit toujours rechercher dans les manifestations.

Il est loisible à tout expérimentateur de travailler seul et chaque jour pendant la période d'exercices préparatoires, mais dès qu'il trace des mots, des phrases, des messages suivis, il devra s'abstenir d'opérer isolément, se rapprocher d'un groupe bien dirigé, jouissant d'une protection efficace, et soumettre ses productions au contrôle de croyants éclairés. Dans l'isolement et l'absence de direction, il s'exposerait aux visites des rôdeurs de l'espace, à leurs mystifications, et pourrait devenir la victime de quelque obsession redoutable.

Dans les séances que j'ai longtemps dirigées, j'avais pris l'habitude de proposer aux médiums écrivains un sujet à traiter spontanément, ce qu'ils faisaient avec une abondance de style et une richesse d'expressions bien au-dessus de leurs moyens habituels. De tels résultats, il est vrai, ne prouvent pas forcément l'intervention des esprits. On pourrait les expliquer, par les ressources profondes et cachées, par cet état de l'être que certains psychistes appellent le subconscient, le subliminal, état dans lequel se révèlent des connaissances, des qualités, des pouvoirs

que nous ne possédons pas à l'état normal. C'est là un problème qu'il importe de résoudre.

On a cherché vainement à expliquer l'ensemble des phénomènes par la théorie du subconscient. Les psychistes qui l'ont tenté n'ont pas réussi, car la plupart des faits spirites échappent à cette interprétation. Il est vrai cependant que certains cas, soit d'écriture, soit d'inspiration orale, dans la *trance*, trouvent là une explication logique.

Nous avons démontré ailleurs (1) qu'il existe en nous un moi profond, une conscience et une mémoire plus vastes et plus étendues que la conscience et la mémoire normales, et qui échappent le plus souvent à notre connaissance et à notre volonté directes. C'est le réservoir spirituel où s'enregistrent et s'accumulent les acquisitions, les souvenirs, les impressions de nos vies antérieures, tout ce qui constitue le capital intellectuel et moral que nous apportons à la naissance. De là viennent les facultés innées, les aptitudes, les tendances, tout ce que ne peut expliquer l'hérédité psychique.

Ce côté ignoré de notre nature intime nous reste fermé, disions-nous, dans l'état normal. Pourtant, certaines suggestions, soit personnelles, soit étrangères, peuvent s'exercer parfois et faire surgir une partie de nos ressources cachées. La suggestion joue alors le rôle d'un levier qui soulève et mobilise les éléments de notre personnalité profonde.

Dans les expériences de rénovation de la mémoire, nous savons que l'action du magnétiseur sur un sujet plongé dans l'hypnose peut réveiller ses souvenirs endormis. L'histoire du passé lointain se déroule automatiquement ; les moindres détails des existences évanouies reparaissent et revivent avec un réalisme saisissant. De même, le médium écrivain, par l'auto-suggestion, peut faire appel, quoique avec une intensité moindre, à ce moi subjectif et obtenir de lui, sans s'en rendre compte, des inspirations bien supérieures à ses moyens habituels. Nous reviendrons plus loin sur ce côté mystérieux de notre être, qui nécessite un peu de lumière. Il ne faudrait pas en conclure que toutes les communications écrites sont une œuvre de la subconscience. Ce qui provient de l'auto-suggestion peut aussi bien être produit par la suggestion des Invisibles.

En outre, les traits caractéristiques, les preuves d'identité, les explications données sur des faits et des questions inconnus du médium, démontrent avec évidence l'intervention d'individualités étrangères.

Nous donnons ci-après quelques exemples de messages qui mettent

(1) Voir notre *Problème de l'Etre et de la destinée*.

en relief le caractère des inspirateurs et permettent de croire qu'ils émanent bien des Esprits qui les ont signés.

Ces messages ont été obtenus successivement dans une même séance d'un groupe parisien — 18 décembre 1914 — par Mme Hyver.

Le premier porte la signature d'Henri Heine, poète allemand qui avait fait de la France son pays d'adoption. Il parle de légendes germaniques que le médium ne connaissait pas. D'après ces légendes, Odin ou Wotan, le vieux dieu allemand, ses filles, les Walkyries, les autres dieux et les guerriers habitant le Walhalla ou Palais d'Odin, doivent être vaincus par le loup Fenris, enchaîné autrefois par Odin dans l'abîme. Cette défaite doit amener la chute et la fin des dieux et la création d'une terre, d'une humanité nouvelles, nées du cataclysme universel.

Heine évoque, interpelle le chancelier de fer et Bismarck répond. Puis, Frédéric III, père de Guillaume II, se prononce comme un juge entre les thèses si opposées, soutenues par les deux Allemands ; il pronostique tristement sur les résultats de l'œuvre de son fils et sur le sort de l'Allemagne. Ces messages constituent une sorte de trilogie et annoncent les grands événements dont nous sommes les témoins actuels (1).

Léon Denis.

Premier message.

« O Chancelier de fer ! Eveille-toi. La vois-tu, ton Allemagne ? Ton Allemagne de proie et de sang ?

« Ses féroces armées se sont répandues sur le monde ; les Walkyries volent au devant ; les guerriers d'Odin sont sortis du Walhalla.

« Entends-tu leurs cris de rage ?

« Le loup Fenris est, lui aussi, sorti de l'abîme où il était enchaîné.

« Prends garde à ton Allemagne, ô chancelier de fer ; car le loup Fenris de par le monde est lâché.

« Sors de la vallée d'ombre et de ténèbres qui est ta demeure, Chancelier de fer, l'heure est venue. Le glas de ton Allemagne de proie et de sang a sonné.

« Je te l'ai dit, Chancelier de fer, le loup Fenris est déchaîné et ton Allemagne va périr sous sa dent cruelle.

« Monte sur cette colline : tu la vois, notre vieille Allemagne, tu la vois, ou plutôt, non ; car nul ne peut plus la reconnaître sous le masque que tu lui as modelé.

(1) Ces trois communications ont été publiées intégralement dans la *Dépêche* de Tours, le 28 février 1915. La collection de ce journal est à la disposition du public à la Bibliothèque de la Ville.

« Notre vieille Allemagne était noble, était sainte ; notre vieille Allemagne avait un cœur.

« Celle-ci est un monstre effroyable, qui n'a plus rien d'humain ; elle s'avance à la lueur sinistre des incendies. Sa main tient une torche enflammée qui n'épargne ni le chaume, ni le palais, ni le temple du Seigneur Dieu, ni l'asile de la souffrance.

« Celle-ci a les membres rouges du sang innocent, elle marche sur des cadavres de femmes, de nouveaux-nés, de jeunes filles et de vieillards. Celle-ci, ce n'est pas notre Allemagne, c'est le monstre prussien que tu as parachevé.

« Mais, prends garde, ô Bismarck ! le loup Fenris est déchaîné et il les dévorera, tes fils, et les dieux mêmes du Walhalla ; car les temps sont venus, et c'est toi qui as ouvert la porte de l'abîme au loup furieux Tu as dit : « La Force prime le Droit », et tu as parachevé l'œuvre mauvaise, et tu as bâti cette Allemagne, honte du monde civilisé.

« Ah ! ah ! sois fier de ton œuvre, chancelier de fer ; regarde ; où est la Belgique ? Où sont Reims, Arras, et tant de villes ? L'Allemagne, ton Allemagne est passée par là. Honte à toi, Chancelier de fer. Là où passe l'Allemand, rien n'a trouvé grâce.

« Ton cœur se dilate, dis-moi ? Avais-tu espéré si rouges vendanges et si beaux épis ? Les fils de tes fils ont surpassé même Attila : sois fier, ô Bismarck ! Nul peuple n'a causé plus de ruines que le tien.

« Sois fier, voilà ton œuvre !

« Tu as voulu l'Allemagne au-dessus de tout : elle l'est par le crime et l'horreur, et de siècles en siècles on redira l'épouvante de la grande guerre, et que nul peuple n'a surpassé la cruauté des Barbares venus du Rhin.

« Oui, ton Allemagne est au-dessus de tout dans le crime, le viol, l'incendie, le pillage, et ses innombrables légions sont légions d'enfer.

« Mais, prends garde, Bismarck, tu as ouvert au loup Fenris et déjà ses griffes labourent les flancs de ton Allemagne, de ta monstrueuse création.

« C'est sa mort, malgré son vieux Dieu sorti des forêts Bercyniennes, malgré Odin, malgré ses filles, malgré ses guerriers ; le loup Fenris est sorti de l'abîme et les temps vont s'accomplir.

« Tu entends, Chancelier, les temps vont s'accomplir, et la race des chacals et des vautours sera détruite malgré sa force, malgré ses griffes ; elle sera rayée de la face du monde, ô Bismarck !

« Le voilà, ton châtiment. Tu as voulu l'Allemagne au-dessus de tout ; regarde l'abîme au-dessus duquel elle est suspendue, l'abîme où elle va rouler au bruit des malédictions et des cris d'horreur.

« La Force prime le Droit », as-tu dit : oui, un temps, et lorsque le méchant est au faîte, Dieu, le Dieu du monde, lève la main, et le méchant est précipité dans le gouffre.

« La Force prime le Droit ! » Regarde, ô Chancelier, toi qui as de tes propres mains préparé la ruine de ta patrie.

« Regarde, regarde, regarde encore, toi le maudit, toi Bismarck le parricide, qui as tué notre vieille Allemagne, celle de la pensée et du rêve ; regarde de tous tes yeux : l'expiation commence ! »

Henri HEINE.

DEUXIÈME MESSAGE.

« Pourquoi m'appeler et me provoquer à venir ici, parmi ces Français que je n'aime pas ?... J'ai suivi un idéal politique que vous critiquez. Vous, d'abord, Heine, qui êtes un mauvais Allemand et un renégat, vous n'avez pas le droit de parler d'une nation à laquelle vous avez préféré la France. Je parle avec vous sans réthorique et sans colère, en homme d'Etat, et si j'avais à revivre ma vie, je recommencerais mon œuvre, en évitant seulement certaines fautes.

« Ma politique a créé une Allemagne débordante de force matérielle et d'hommes, je ne la renie pas.

« Vous parlez en poète ; mais un chef d'Etat n'a pas de nerfs, ni de sensibilité. Vous voyez la défaite ; mais le vieux Bismarck n'a pas dit son dernier mot, et l'Allemagne, qui a mis partout le pied sur ses ennemis, a son territoire vierge. Vous me parlez d'expiation. Attendez, mon œuvre n'est pas encore écroulée ; quand les Russes, les Anglais et les Français seront à Berlin, vous pourrez parler du crépuscule des dieux.

« La force est nécessaire aux grands Etats, et la force allemande n'est pas à bout.

« La tâche est rude ; mais le vieux Bismarck est encore debout, inspirant ceux qui tiennent le gouvernail de l'empire.

« L'Allemagne n'est pas encore dans l'abîme, et l'expiation, comme tu dis, oiseau de malheur, n'est pas encore là : le vieux chancelier n'est pas rendu, et la machine marche bien encore.

« Malheur à nos ennemis ! Les ruines que nous avons faites ne sont rien ; malheur, si les Alliés nous forcent à reculer ! Il ne restera pas pierre sur pierre de leurs villes et nul ennemi ne sortira vivant de nos mains.

« L'Allemand saura se venger, et si vous l'abattez jamais, il vous aura si cruellement mordu, que la trace de ses dents sera ineffaçable.

« L'Allemagne, quand même, sera au-dessus de tout, et si elle tombe, elle vous écrasera dans sa chute et vous serez blessés à mort par le poids du colosse. »

BISMARCK.

TROISIÈME MESSAGE.

« Hélas ! l'homme néfaste qui a fait l'Allemagne dénaturée, que tout l'univers déteste, reste acharné dans son erreur.

« Pourquoi Dieu m'a-t-il fait mourir si tôt ! J'aurais enrayé ce mouvement, qui m'effrayait, et refait une Allemagne vraiment pacifique. Mon malheureux fils a poussé jusqu'au bout l'œuvre de Bismarck, et mon pauvre pays marche à l'abîme. La culture donnée aux générations nouvelles les a complètement aveuglées et chaque Allemand vit dans le rêve de son orgueil. Le réveil sera foudroyant et terrible, terribles aussi les déchirements intérieurs. Quelle tristesse de savoir tant de maux prêts à fondre sur sa patrie ! Je suis bien triste, bien malheureux de voir un grand peuple se déshonorer ainsi. Mais il faut cette horrible guerre pour purifier la race allemande et préparer son évolution.

Espérez, ô Françaises, et soyez heureuses, malgré les maux dont souffre votre pays, de ne pas être nées Allemandes et d'appartenir à la plus généreuse nation du monde, qui a pitié même de ses criminels ennemis. »

FRÉDÉRIC III.

L'Esprit vainqueur

La Vérité triomphe. Et avec elle la Justice et le Droit. Tout ce qui est grand et beau.

Depuis plus de quatre ans, la France subissait les furieux assauts de toutes les puissances de ténèbres. Malgré l'indomptable courage de ses enfants qui, héroïquement, s'étaient tous dressés pour la défendre, elle était cruellement atteinte, et, par plus d'une blessure, son sang coulait. Des heures tragiquement sombres avaient été vécues. Ce grand foyer de lumière qui, pendant tant de siècles, avait éclairé toutes les nations dans leur marche vers le progrès allait-il donc disparaître dans le flot toujours montant des sinistres envahisseurs ? Allait-on voir périr, en un jour, toutes les libertés si chèrement acquises à travers les âges ? Notre bien-aimée patrie asservie et la plus sombre barbarie substituée partout à

notre claire civilisation ? On nous avait déclaré qu'il n'existait plus d'autre droit que celui que pouvait imposer la force. C'était bien la lutte à outrance, la lutte à mort, entre un positivisme féroce et notre pur et lumineux idéal.

Pendant un demi-siècle, la nation de proie avait préparé son forfait. Puis, lorsqu'elle s'était crû suffisamment prête, elle commença audacieusement la série de ses provocations. A plusieurs reprises, la France supporta les pires humiliations pour éviter l'horrible guerre. Rien n'y fit. Au moment voulu, Attila reprit le chemin de la vieille Gaule, et le crime fut perpétré. Il y eut les gaz asphyxiants, les liquides enflammés, les massacres d'innocents sur mer et sur terre, l'esclavage pour des populations inoffensives, l'odieuse torture des femmes et la mutilation des petits enfants. Partout le vol, le meurtre et l'incendie. On chercherait en vain, en remontant jusqu'aux temps les plus reculés de l'histoire, le récit de faits aussi monstrueux.

La France fut tenaillée, torturée dans sa chair, mais son âme resta indomptable ; à aucun moment sa foi ne fut ébranlée ; quelque chose de bien supérieur aux stupides et brutales manifestations de la force matérielle lui conservait tout entière sa confiance dans le triomphe final.

Nous savons, nous spirites, d'où lui venait cette conviction profonde nous savons aussi quelles mystérieuses et puissantes interventions se produisirent, faisant naître, en l'esprit de nos grands chefs, des conceptions géniales, et donnant à nos magnifiques soldats toute l'abnégation, tout l'héroïsme nécessaires pour les réaliser. Maintes fois, depuis le commencement du gigantesque drame, notre cher et vénéré maître Léon Denis, a parlé dans la *Revue*, de l'action des Esprits sur les événements qui se déroulaient et que, d'ailleurs, ils avaient prédits. L'armée invisible, elle aussi — disait-il — à ses chefs illustres ; nos médiums voyants les reconnaissent, et cette vue les impressionne profondément.

Oui, cette victoire, c'est le triomphe de toutes les forces rayonnantes du bien, contre les sombres puissances du mal qui menaçaient d'envahir le monde terrestre. C'est l'éclatant épanouissement de la lumière et de la liberté refoulant à jamais les puissances de ténèbres et d'oppression : c'est l'Esprit, vainqueur de l'aveugle matière au service du plus horrible Génie destructeur ; c'est la vieille Gaule régénérée, poursuivant sa lumineuse destinée et entraînant à sa suite l'Humanité entière dans sa marche vers l'éternel progrès.

Spirites, réjouissons-nous ! La France a le droit d'être fière de ses enfants. Visibles et Invisibles, tous ont défendu leur mère bien-aimée avec la même invincible ardeur. La France reste vivante, elle ne pouvait pas périr.

Le nombre est grand hélas ! de ceux dont le corps repose maintenant sous le sol sacré reconquis, mais quelle admirable tâche ils ont accomplie ! Dans les familles où on les pleure, on peut, avec une légitime fierté, conserver précieusement le culte de leur souvenir en raison de leur sublime sacrifice ; et nous voudrions surtout pouvoir faire partager à tous notre certitude qu'ils ne sont pas disparus à jamais et que, pendant les longues soirées d'hiver, les absents reviendront près d'eux, sous le toit familial, invisibles certes, mais n'attendant qu'une occasion de manifester leur présence, et toujours aussi affectueux, aussi dévoués.

Cette grande pensée consolatrice semble bien, d'ailleurs, se répandre sur le monde entier et dans toutes les classes de la société.

On sait comment le lieutenant Périgard a expliqué ce grand cri qu'il jeta au milieu de la plus sanglante mêlée : *Debout les morts ! « Ce cri, dit-il, n'est pas de moi seul ; il est de nous tous. Plus vous fondrez mon rôle dans la masse, plus vous vous rapprocherez de la réalité ;* J'AI LA CONVICTION DE N'AVOIR ÉTÉ QU'UN INSTRUMENT ENTRE LES MAINS D'UNE PUISSANCE SUPÉRIEURE. »

Un grand Invisible, certainement, lançait par sa bouche cet appel désespéré.

Partout, dans l'armée, parmi les hommes politiques les plus en vue, dans le monde scientifique ou littéraire, cette influence de l'Esprit se fait sentir.

Parlant du grand chef des armées alliées, le *Blackwood Magazine* disait, au mois de septembre dernier :

Le maréchal Foch pense que le résultat de la guerre dépend plus des forces morales et spirituelles que des forces matérielles.

Le *Morning Post* écrivait de son côté, au lendemain de l'armistice :

Quant au maréchal Foch... le principe dominant que les guerres sont gagnées par l'esprit plutôt que par la matière, s'est trouvé vérifié en lui d'une façon éclatante d'un bout à l'autre...

Et dans l'*Homme Libre* du 11 novembre on pouvait lire ceci :

Ils étaient tous là présents, les vivants et les morts, dans la pensée de leur grand chef, quand celui-ci, dans son wagon de guerre, énonçait aux parlementaires allemands les conditions de l'armistice que, vaincue, l'Allemagne avait sollicité.

Dans un discours prononcé à l'occasion d'une grande cérémonie, devant le Président de la Chambre des Députés, la plupart des ministres et des membres du corps diplomatique, M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, s'adressant aux enfants des écoles, prononce les paroles que voici :

... Puisque tant de vos aînés sont tombés, il faut que vous chargiez vos

épaules du fardeau qu'auraient porté ceux qui sont tombés. Ne vous inquiétez pas, leur esprit est en vous, car les morts ne meurent pas tout entiers et des morts comme ceux-là vous assisteront de leur force héroïque. Ils feront de vous les héros de la paix, et, par votre œuvre, la France sortira de la tourmente plus forte et plus belle pour le bien et l'ornement de l'humanité.

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre qui prouvent que le sentiment de la survie dans l'invisible pénètre rapidement partout.

C'est le grand libérateur du territoire, l'homme en qui semble s'être incarnée l'âme de la France même, Georges Clémenceau qui, vibrant du plus ardent patriotisme, s'écrie dans un discours à la Chambre des députés, après avoir annoncé la conclusion de l'armistice :

... Je veux parler de Gambetta... avec lui et Chanzy j'ai voté la continuation de la guerre, et vraiment, quand je pense à ce qui s'est passé depuis cinquante ans, je me demande si la guerre n'a pas continué...

Mon souvenir va à Gambetta, à Scheurer-Kestner, à Küss, le maire de Strasbourg qui, à Bordeaux, succomba de chagrin.

Je veux que notre pensée se retourne vers eux et que, quand ces terribles portes de fer que l'Allemagne a fermées contre nous s'ouvriront, nous leur disions : PASSEZ LES PREMIERS ! VOUS NOUS AVEZ MONTRÉ LE CHEMIN !

Jamais peut-être, à la tribune française, ne se produisit manifestation d'éloquence d'ordre plus élevé. Et l'on comprend aisément l'explosion d'enthousiasme qui s'en suivit.

Quelques jours après, M. Clémenceau, à cette même tribune, saluait nos grands morts, levant les bras dans un geste magnifique comme pour étreindre les chers disparus.

L'énergique figure du robuste Gaulois vendéen restera inséparable, dans la suite des siècles, des prodiges que nos armées viennent d'accomplir. Quelles forces inconnues ont permis à cet homme extraordinaire d'organiser la victoire juste au moment où tout paraissait perdu ; de triompher de toutes les résistances pour donner à Foch le commandement suprême et, en si peu de temps, sauver la France du désastre qui la menaçait !

De pareils faits deviennent rapidement légendaires. Au milieu de l'enthousiasme général, dans la joie débordante qui fait vibrer tous les cœurs, les poètes ont accordé leur lyre et, en grand nombre, ils chantent le grand libérateur. Nous empruntons à une poésie dont l'un de nos amis est l'auteur, le passage suivant qui nous paraît d'une belle inspiration. Parlant de Clémenceau, le poète s'écrie :

. . . . . .

Lui, n'avait qu'un seul but : donner tout à la France.
Tout, pour voir luire enfin le jour de délivrance.
Les traîtres qu'un infâme avait trop écoutés,
Furent, dès qu'il parut, traqués de tous côtés ;
Partout il fit entendre un noble et fier langage,
Et du peuple abattu releva le courage.
Il allait, et sa foi réchauffait tous les cœurs ;
Des vaincus de la veille il fit de grands vainqueurs ;
Et son souffle puissant comme la *Marseillaise*,
Fit revivre en tous lieux la vieille âme française ;
Il était constamment parmi nos grands soldats,
Partageant leurs périls, les suivant aux combats...

Clémenceau restera l'orgueil de la Patrie,
Le grand libérateur de la France meurtrie,
Et, champion du Droit et de la Vérité,
Il entre, encor vivant, dans l'immortalité.

. . . . . .

L'homme que glorifient aujourd'hui les poètes, était visiblement désigné pour réaliser ces grandes choses, et il a admirablement rempli sa mission. Mais, pendant ces quatre années de guerre atroce, où tout a été si formidablement grandiose de la part d'un peuple dont la destinée était de vivre pour le bien de l'humanité et qui ne voulait pas mourir, tout semble s'élever au-dessus des limites de notre entendement, tout prend des apparences de merveilleux. Ce ne sont pas seulement des personnalités isolées qui subissent, souvent à leur insu, l'influence du monde invisible ; ce sont des peuples entiers qui, d'un même élan, se lèvent comme un seul homme et se jettent dans la lutte entraînés par le plus noble idéal. La Belgique, première victime de la barbarie allemande, n'hésite pas un instant à se joindre à la France et à l'Angleterre qui défendaient la Justice et la Liberté. L'Italie, qu'un malentendu avait momentanément éloignée de nous, rompt les dernières attaches qui la retenaient encore et, dans un beau geste, vient fraternellement se ranger à nos côtés. Et la libre Amérique ! Que va-t-elle faire ? A quelle mystérieuse et irrésistible injonction va-t-elle obéir ? Son éloignement pouvait la dispenser de se jeter dans l'horrible fournaise! Eh bien, non! Contre toute vraisemblance, ses fils traversent les mers et viennent mêler leur sang à celui de nos héros.

Oui, c'est bien la victoire de l'Esprit sur la Matière, la dispersion des forces de ténèbres sous lesquelles devaient succomber la Liberté et la Civilisation.

Une des conséquences les plus heureuses de cette guerre aura été de faire pénétrer nos idées partout. L'intervention de nos Invisibles est tellement manifeste qu'il devient impossible de ne pas la sentir, de ne pas la voir. Nos chers guides nous continueront, dans la paix, l'appui qu'ils nous ont prêté durant ces longues années d'épreuves. Il y a tant d'affligés auxquels notre doctrine seule peut apporter quelque consolation !

Spirites, la fin de cette sombre période nous ouvre de lumineux horizons. L'œuvre de mort est terminée, l'œuvre de vie commence : Travaillons !

KERMARIO.

Examen de quelques Faits supranormaux (1)

Le cas Svens Stromberg

Il nous est raconté par un des plus puissants médiums de notre époque, Mme d'Espérance, dans un livre *Au pays de l'Ombre* dont Aksakoff dit, dans l'Introduction : « C'est un livre unique. » Mme d'Espérance en a parlé beaucoup plus longuement dans une conférence publiée par le *Light* de 1905 et reproduite, dans les *Annales des Sciences psychiques* de 1910, par M. E. Bozzano. Celui-ci a consacré à des *Cas d'identification spirite* une longue série d'articles si remarquables que le professeur Flournoy, critique exigeant, ne peut s'empêcher, dans *Esprits et médiums*, page 459, après avoir un peu malmené des auteurs fort avantageusement connus, d'exprimer ce jugement : «... Un choix qui semble promettre d'être plus sévère et plus impressionnant est celui que vient de commencer M. Bozzano, et il se pourrait qu'en se perfectionnant, cette classification méthodique réussît un jour à faire saillir certains types de phénomènes bien difficilement explicables autrement que par l'hypothèse spirite. » M. Bozzano fait suivre la relation de Mme d'Espérance de cette appréciation : « ... Ce cas doit être compté parmi les mieux documentés et les plus incontestables du genre que nous étudions, c'est-à-dire parmi les plus efficaces pour soutenir la thèse spirite, étant donné qu'il n'existe aucune autre thèse capable de l'expliquer d'une manière complète ; cette assertion est si évidente qu'elle ne vaut pas la peine d'être démontrée. »

Quelle que soit la valeur des témoins et de ceux qui les recommandent, on ne doit jamais renoncer aux droits de la critique, surtout quand il

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre et Octobre.

s'agit de ces faits que le passé dérobe à tout nouveau contrôle, comme on l'a dit. Il ne faudrait pourtant pas trop insister sur cette considération. Que ces faits aient été signalés aujourd'hui même et dans notre voisinage, au lieu de nous être racontés par des auteurs morts depuis longtemps, pense-t-on qu'ils aient beaucoup plus de chances de vaincre les résistances de l'incrédulité ? Avec quelle malveillance n'a-t-on pas accueilli, dans les milieux intellectuels autant que dans la foule ignorante, les attestations cependant bien motivées de savants encore vivants ! Ce n'est pas qu'on soit tenu, parce qu'ils sont illustres, de les suivre aveuglément dans la voie où ils nous invitent à entrer ; on conviendra néanmoins que, s'ils sont faillibles, ils méritent quelque déférence. J'opinerais même volontiers, à l'encontre de l'opinion vulgaire, que, moins leur opinion est vraisemblable, plus ils doivent, avant de se résoudre à l'émettre, en avoir pesé rigoureusement tous les termes. D'ailleurs leur nombre augmente dans le monde entier et ce progrès constant d'une idée, s'il n'est pas la preuve décisive de sa vérité, incline les esprits réfléchis à supposer que les phénomènes sur lesquels on l'établit, sans être absolument certains, méritent du moins qu'on daigne es prendre au sérieux. Est-il soutenable en effet que des hommes compétents et désintéressés aient livré à la publicité une croyance très combattue, avant de s'être assuré les moyens de la défendre ? Qui sait si la nature, dont nul ne saurait sans ridicule se flatter de connaître toutes les lois, ne leur réserve pas des armes redoutables ? Le misonéisme, une maladie invétérée, a sévi dans tous les temps ; mais il se produit insensiblement une modification des esprits et, grâce à l'habitude, des nouveautés qui vous furent antipathiques finissent par vous plaire au point qu'on s'imagine naïvement y avoir toujours cru, tant est fréquente la tromperie à soi-même. Des raisons qui vous avaient paru faibles prennent un air triomphant, non qu'elles soient devenues plus fortes, mais parce que vous avez changé. Gardez-vous donc de dire, si vous êtes actuellement réfractaire au spiritisme, que vous le serez toujours, car il pourrait vous arriver la même chose qu'à Lombroso mort dans la foi, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans le doute. L'humanité procède comme les individus, lente à se prononcer en faveur des progrès. Ceux-ci, dès qu'on les a conquis, ne conservent pas indéfiniment leur prestige. Nous ressemblons à ces nouveaux riches qui, d'abord éblouis par un luxe récent, oublient bientôt les misères de leur première condition ; cependant ils sentent leur bien-être sans y être aussi vivement attentifs.

Nous revenons par ce chemin détourné au cas *Svens Stromberg*, un des plus étranges dans le domaine si mirifique du supranormal.

Il faudrait, pour en donner une idée fortement impressive, reproduire en son entier la conférence de Mme d'Espérance ; nous sommes forcé, à cause de sa longueur, de la résumer succinctement, en négligeant une multitude de détails qui portent l'empreinte de la vérité exprimée avec naturel et vous mettent en bonne disposition.

Le 3 avril 1890, à dix heures du matin, Mme d'Espérance était en train d'écrire une lettre ; dans un moment de distraction, sa main traça automatiquement, d'une grande écriture, sur la page, les mots *Svens Stromberg*. Personne autour d'elle ne connaissait quelqu'un de ce nom. La feuille fut conservée avec la date inscrite en tête. Deux mois après, vinrent à Gothembourg, en Suède, où s'était produit l'incident, M. Aksakoff, le professeur Boutlerow et d'autres amis russes, pour assister, chez M. Fidler, un grand commerçant, à des expériences de matérialisation. Un soir, sans avoir l'intention de tenir une séance, à cause de l'heure tardive, on voulut essayer, pour la séance du lendemain, de faire une photographie à la lumière du magnésium. Au moment où on mit le feu au magnésium, Mme d'Espérance, assise devant l'objectif, sentit distinctement un contact à la tête. En même temps, l'un des assistants s'écria : « Il y avait une tête d'homme derrière vous ! — Je l'ai vue aussi ! Moi aussi ! Moi aussi ! » s'écrièrent les autres. Quand, après le développement de la plaque, l'épreuve fut tirée, on vit en effet une tête d'homme à l'aspect placide et serein qui contrastait avec les traits de Mme d'Espérance bouleversés par l'éclair du magnésium. On demanda à *Walter*, un esprit familier qui se communiquait fréquemment par l'écriture automatique, des indications sur ce personnage. On finit, après une série d'interrogations, par apprendre que c'était le portrait de *Svens Stromberg* à qui on ne songeait pas ; il avait émigré avec sa jeune femme au Canada, vers 1886 ; là, il avait pris le nom de son village natal, *Strom*, dans la province de Jemtland, en Suède ; il était mort à New-Stockolm, le 31 mars 1890, laissant plusieurs enfants ; il paraissait tenir beaucoup à ce qu'on sût dans son pays qu'il était devenu un homme important.

Il s'agissait d'aller aux informations. De New-Stockolm, pas la moindre mention sur les cartes ni dans les diverses agences d'émigration. On écrivit au curé de Strom qui, ayant consulté les registres de la paroisse, n'y trouva pas trace d'une personne nommée Stromberg ; il répondit cependant qu'un certain *Svens Erson* était parti pour l'Amérique vers 1886. On crut donc à une mystification. Quelque temps après, M. Fidler reçut un journal canadien et ses yeux tombèrent sur les mots *New-Stockolm*, en tête d'un article signé A. S. Il écrivit immédiatement, par l'intermédiaire du directeur du journal, à l'auteur et, des renseignements recueillis, il résulta que *Svens Stromberg* et *Evens Erson*

étaient le même individu. Svens Erson, une fois établi au Canada, avait pris le nom de Stromberg, fait assez commun parmi les paysans de la Suède « dont les familles ne portent pas des noms qui leur soient propres, c'est-à-dire que si, par exemple, un paysan nommé John a un fils qu'il appelle Charles, ce dernier est désigné par le nom de Charles Johnson (fils de John)... Or, comme cet usage n'est pas exempt d'inconvénients pour les Suédois établis à l'étranger, ceux-ci adoptent bien souvent un nom de famille, de sorte que *Svens Erson* avait pris le nom de son pays natal, en le faisant devenir *Svens Stromberg* ». Tous les détails de la communication furent confirmés par la femme du défunt, le médecin qui l'avait soigné et le pasteur qui l'assista à ses derniers moments. Il fallut, pour aboutir, une année de recherches. Quant à la photographie, elle fut affichée dans la sacristie de Strom, avec invitation à ceux qui la reconnaîtraient d'y apposer leur signature. Elle fut finalement retournée avec beaucoup de commentaires dont plusieurs se rapportaient aux moustaches que Stromberg portait sur la photographie et qu'il n'avait pas, quand il émigra.

Il ne peut nous venir à l'esprit, pour expliquer ce phénomène, de recourir à la mémoire latente ou à la transmission de pensée. Svens Stromberg est mort le 31 mars et son nom apparaît sur la lettre de Mme d'Espérance le 3 avril : il est inadmissible que, dans cet intervalle de trois jours, la nouvelle nullement sensationnelle de ce décès fût, par la voie de la presse, parvenue de New-Stockolm à Gothembourg où le médium l'aurait apprise inconsciemment. Appellerons-nous à notre aide la télépathie ? Stromberg, quand la communication eut lieu, n'existant plus, il a fallu, selon l'hypothèse, que sa femme ou telle autre personne endormie soit venue, dans son corps fluidique, animer la main de Mme d'Espérance : n'insistons pas. Et les communications de *Walter*, deux mois après, nous fournissant des détails si précis, à quoi convient-il de les attribuer ? Les journaux auraient eu le temps de divulguer ces renseignements. Stromberg, de pauvre devenu relativement riche au Canada, avait sans doute une haute opinion de son importance : est-ce une raison pour que l'opinion publique se soit intéressée à sa disparition ? Et ce portrait identifié dans la sacristie de Strom, est-il un produit de la clairvoyance de Mme d'Espérance qui, l'ayant dans son imagination, sans s'en douter, l'a projeté de manière à impressionner la plaque photographique ? Ce serait, à défaut de cryptomnésie, un cas d'idéoplastie, d'ectoplasme, de psychodynamisme si prestigieux que, pour ne pas tomber par économie dans l'hypothèse spirite, nous en ferions une encore plus stupéfiante. Ce qu'il y aurait de plus simple serait de nier sans façon l'authenticité du phénomène, en soutenant que le récit très

circonstancié en a été inventé de toutes pièces par des mauvais plaisants s'amusant à mystifier des badauds : alors des hommes bien posés dans le monde intellectuel se conduiraient comme des loustics de bas étage ! Ne commencerions-nous pas à trop appuyer ?

Que s'est-il donc passé ? Si le docteur Flournoy avait raison, à savoir qu'un phénomène pourrait saillir « bien difficilement explicable autrement que par l'hypothèse spirite ! » Ce serait le moment, semble-t-il, de passer le Rubicon, d'abandonner le subconscient et d'aller résolument au spiritisme pour ne pas tomber dans l'absurde. On s'expose quelquefois par trop de scrupules à manquer les occasions de bien faire. Vous avez peut-être entendu parler de ce monsieur, très intelligent mais de caractère indécis, qui avait grande envie de se marier, sans jamais pouvoir s'y résoudre, parce qu'il craignait de mal rencontrer. Un jour, étant fortement épris d'une jeune personne qui lui paraissait réunir les conditions rêvées, il sortit pour aller prier un de ses amis de tenter une démarche en sa faveur. Il avait à traverser un pont. Arrivé vers le milieu, il s'arrête, il revient en arrière, puis en avant, agité, perplexe, et il finit par rentrer chez lui, comme si le mariage était à son avis une affaire tellement grave que ce n'est pas trop de toute la vie pour y réfléchir. Certaines gens, sur le point de contracter union avec le spiritisme, ressemblent à cet amoureux mort célibataire aigri dans un âge très avancé. Ils seraient enchantés d'en faire leur compagnon sur les chemins raboteux de la destinée ; mais qui sait ? En cherchant, on lui trouverait des défauts ; attendons d'être mieux renseigné. Admirable circonspection ! Une personne peut n'être pas parfaite et mériter cependant notre affection. Le spiritisme prête incontestablement à la critique ; il a des traits irréguliers, de petites verrues sur le visage, une difficulté de prononciation, souvent du vague et des contradictions dans ses propos, et, malgré ces défauts regrettables, quel fonds d'originalité, quelle puissante attraction de mystère et d'avenir, une conversation si pleine d'imprévu et de charme qu'il vous captive quand même.

Le subconscient vu de très près résiste moins à l'examen ; nous en jugerons dans la question des apparitions matérialisées.

(A suivre.)

Alfred BÉNÉZECH.

Edifice à réparer

Les religions anciennes, quelle que soit l'influence qu'elles aient exercée dans leur passé, quelque excellentes qu'elles soient encore dans leurs tendances, n'ont plus aucune puissance effective, parce qu'elles ne sont plus en accord avec l'époque, parce qu'elles reposent sur un principe d'infaillibilité déjà discrédité par des erreurs certaines, et enfin parce que les cadres ne peuvent plus subsister qu'en s'appuyant sur une casuistique inconsistante.

Il fut un temps où les masses peu instruites pouvaient accepter les directions d'une élite qui possédait l'autorité et l'ascendant moral ; mais, lorsque les représentants d'une religion ne sont plus l'élite, lorsqu'ils sont tombés au-dessous du niveau intellectuel de leur temps, l'autorité leur échappe.

C'est ce que nous voyons aujourd'hui que les sciences, enfin vulgarisées, sont devenues la propriété de tous. Les prêtres auront beau s'efforcer de maintenir les dogmes anciens dans le cadre de la lettre qui tue, la casuistique ne fait plus vibrer l'âme des peuples ; notre raison, mûrie par la science, demande à comprendre.

Le Spiritisme, à mon avis, est appelé à deux grandes tâches ; d'abord à la reconstruction de l'édifice moral auquel il doit servir de base ; et ensuite, par la divulgation des faits acquis, à contenir les réactions d'une fausse science qui a proclamé la faillite du spiritualisme, alors que ses objections n'atteignent que la forme corrompue des religions.

Dans ces jours mémorables où l'Europe vient d'être mise à feu et à sang, nous pouvons dire que nous venons de traverser une épreuve expérimentale.

D'où venait notre force ? De qui avons-nous reçu une direction, d'où sont venues les paroles vibrantes qui ont réveillé et soutenu l'énergie des peuples ? Elles sont venues surtout des hommes de sciences et des hommes politiques qui avaient conservé l'esprit du vieil idéal chrétien et qui n'en suivaient pas la lettre. Il y a eu, aussi, dans le haut clergé, des énergies louables, mais elles se sont montrées, précisément, chez ceux qui ne se faisaient point les esclaves de la lettre et que leur indépendance avait mis en délicatesse avec l'autorité suprême ; mais, durant cette période de ténèbres, tout le monde a constaté, et déploré, que des plus hauts sommets de la religion, aucune lumière n'a rayonné sur le monde.

Dans les partis sans idéal, chez ces hommes qui ne connaissent pas d'autre politique que celle de la satisfaction des appétits, nous avons rencontré l'inertie coupable, le défaitisme et la trahison.

Quant à la Presse, si l'on en excepte celle qui ne voyait, dans nos défaites, qu'un prétexte à bénéfice et à augmentation de salaires sous menace de grèves, dans son ensemble, elle s'est montrée idéaliste ; se faisant, sans s'en douter, l'interprète du Spiritualisme le plus ardent. Qu'on se souvienne de tant de belles pages, toutes animées du sentiment instinctif de la survivance, et consacrées à la défense des droits imprescriptibles de nos grands morts, que nous aurions trahis si nous avions reculé devant de nouveaux efforts, devant de nouveaux sacrifices.

Cette expression, un peu vague, un peu littéraire, d'une foi qui se traduit tout de même par des actes, c'est l'intuition du grand mystère de la vie spirituelle, qui fait, de l'évolution, un tout, dont chacun de nous est solidaire et bénéficiaire. Ce courant d'idée, si souvent exprimé, nous fait voir que le terrain du sentiment est bien préparé pour la foi Spirite et qu'il n'attend plus qu'une bonne semence.

Quelle belle rénovation de la moralité générale le jour où la grande presse consentirait à vulgariser les expériences que nous connaissons, le jour où elle avouerait que les témoins de ces faits se recrutent parmi les représentants les plus estimés de la science, et quand ces représentants, eux-mêmes, viendront démontrer que les forces mises en jeu par les manifestants de l'Au-delà ne contredisent pas la science, comme on le prétend bêtement, mais qu'elles viennent simplement s'ajouter à la liste des forces déjà connues !

A cela, il y a encore un grand obstacle. C'est la crainte de blesser l'opinion, toujours attachée aux vieilles traditions sur l'Enfer et les démons qui ne sont que les formes corrompues de la vérité révélée. Les études psychologiques, en montrant l'origine purement humaine des manifestations attribuées au démon, n'auront jamais l'approbation de Rome.

Le Spiritisme démontre deux choses : 1° L'existence d'un corps invisible capable de produire des effets physiques, même chez l'homme vivant ; 2° l'existence de facultés, spirituelles par essence, et non reconnues par la science officielle.

Il montre que de merveilleuses manifestations, dont certains médiums nous donnent quelquefois l'occasion de faire la preuve, ne sont que l'expression, assez rare dans l'être vivant, des facultés normales de l'être spirituel extériorisé.

D'où il appert que l'homme décédé, privé de son corps et réduit au mode unique de la vie spirituelle, peut produire les mêmes manifestations. Les êtres décédés seront bons ou mauvais, intelligents ou stupides, mais les moyens qu'ils auront à leurs dispositions seront toujours les mêmes, et produiront toujours les mêmes phénomènes parfois d'ordre

élevé, souvent assez grossiers. Ce sont ces phénomènes grossiers et d'origine purement humaine que l'on attribuait, autrefois, au démon, et que l'Eglise indique toujours comme caractéristique et signes distinctifs de la possession démoniaque, ce sont :

1° La communication de pensée ;
2° L'intelligence des langues étrangères ;
3° Le langage et l'écriture automatiques ;
4° La prévision de l'avenir ;
5° La vue à distance ;
6° Le développement de forces physiques invisibles ;
7° Les lévitations.

On remarquera seulement que tous ces signes dont on se servira pour prouver la possession démoniaque *(par exemple à Loudun)*, sont exactement les mêmes que ceux attribués aux saints pour prouver leur sainteté.

Le Spiritisme démontre facilement que ces faits ne viennent ni de Dieu, ni du diable ; mais qu'ils sont de simples accidents physiologiques, survenant chez les personnes vivantes ou décédées. Cette explication, si simple, dépouille l'Eglise de son privilège de juger les faits et, surtout, elle la prive de son grand diable d'enfer, auquel elle tient énormément pour la soumission des consciences faibles.

Sans cet obstacle, l'Eglise, qui admet la manifestation des âmes du Purgatoire, pourrait se montrer conciliante et accepter l'action des Esprits dans notre monde.

Il y a encore un autre problème que la Science résoudra certainement ; c'est celui de notre évolution par le moyen des réincarnations. Le Spiritisme enseigne que notre progrès s'effectue au cours de vies successives, et ceci est incompatible avec le dogme du supplice infernal. Si nous vivions cette existence, sans faire au bout du fossé la culbute, on pourrait donc s'y reprendre, l'enfer ne serait pas immédiat ?... C'est cette hypothèse que l'Eglise ne veut pas envisager un seul instant.

Il arrivera, aux inflexibles défenseurs du dogme, ce qui arrive toujours aux despotes trop rigides, leur autorité s'effondre. Les états-majors ne peuvent plus soutenir leur religion qu'en imposant à nos consciences des conceptions ou des affirmations niaises. Ils ne sont plus suivis que par de rares fidèles attachés d'instinct au grand idéal que la religion représente. Mais ces brebis dociles sont parfaitement ignorantes des anathèmes auxquels personne n'échappe que par un silence de convention. Et cependant les sociétés humaines cherchent leur voie ; les esprits sont inquiets devant la faillite morale du matérialisme, que viennent de révéler les événements actuels.

Le Spiritisme, avec le secours de la science, sera seul capable de remettre les choses au point, en donnant une base positive à l'édifice spiritualiste qui demande des réparations sérieuses. Mais pas de systèmes nouveaux, méfions-nous des essais de morale, plus ou moins officiels, qui vont surgir ; méfions-nous du bolchevisme de ces moralisateurs qui vons nous inventer une morale académique, humanitaire, collective, ne visant que des buts, dont seraient seules à profiter les générations futures ; tout cela n'est que viande creuse et bouillon de veau. Chez nous, la connaissance a remplacé la foi, nous serons nous-mêmes ces générations futures pour lesquelles les nôtres se sont immolés ; nous avons conscience de notre solidarité avec les générations futures ; notre morale nous dicte une conduite conforme à notre intérêt personnel, sous la sanction de nos responsabilités. La loi des évolutions, qui nous élève ou nous rejette au fond des abîmes, contient en elle-même son Enfer et son Purgatoire. La loi psychique, à laquelle pas un *iota* ne sera changé jusqu'à la fin des temps, est, pour ainsi dire, une loi automatique. Dieu ne nous punit pas, mais nous nous punissons nous-mêmes dans les conséquences de nos œuvres. C'est dire que nos actes présents conditionnent perpétuellement notre avenir.

Voilà la saine morale contenue dans les enseignements du Christ, et que le Spiritisme fera triompher s'il sait limiter son œuvre à la divulgation des faits acquis, et à la reconstruction du vieil édifice spiritualiste auquel ces faits doivent servir de base.

L. CHEVREUIL.

H. WRONSKI

Un des derniers représentants de la psychologie philosophique moderne fut H. Wronski, mort à Paris, en 1853.

Officier de l'armée polonaise, au service de la France, dans les dernières années du XVIII^e^ siècle, il s'adonna d'abord à l'étude des mathématiques. Auteur de travaux remarquables sur la physique, la mécanique céleste et la locomotion à vapeur, il se livra, dans la seconde période de sa vie, à l'étude de la philosophie, s'inspirant principalement des doctrines de Bœhme, Kant et Hégel.

On remarquera que Wronski était mathématicien, comme beaucoup de nos grands philosophes, Pythagore, Aristote, Descartes, Malebranche, Gassendi, Leibnitz... Faut-il voir là une preuve que les mathématiques sont des instruments universels pour l'étude de la nature ? En elles-

mêmes, elles seraient donc des branches de la métaphysique. On pourrait croire que leur culture accoutume l'esprit à l'exactitude et à la précision.

Les écrits de Wronski ne se présentent pas sous une forme doctrinale. Il s'en tient à des préceptes à suivre, suivant le degré du savoir et de la perfection morale auquel l'homme est arrivé par lui-même, par l'effort de sa volonté.

Il formule d'abord cette proposition : l'homme est venu sur la terre pour se créer *lui-même* une existence éternelle. Et sa dignité exige qu'il se la donne lui-même, par le *devoir* et la *vertu*.

Quand il a pris la résolution absolue de ne jamais s'écarter du devoir et de soumettre tout, sans restriction, à sa haute destinée, il entre dans une nouvelle existence : « Il est déjà, dit-il, habitant des cieux. »

Lorsqu'il en est arrivé là, l'homme se trouve placé en dehors de la sphère du mal ; il n'a plus d'autre objectif que le bien, la vertu n'a plus de raison d'être, parce qu'il n'y a plus de lutte pour lui contre le mal. Elle se trouve remplacée par la sainteté, qui est la béatitude du bien.

Comment se produit ce développement de l'esprit humain pour arriver à comprendre ce qui est exigé de lui ? Il y répond ainsi : « Le développement de notre espèce n'est rien d'autre que le développement du savoir humain. Toutes les actions des hommes faites en vue d'un but dépendent de l'état de leur savoir, et les causes étrangères à ce savoir ne sont que des motifs accessoires. »

Mais cette dose de savoir ne s'acquiert pas tout d'un coup, peut-être par une série de vies successives. Wronski ne dit pas le mot, mais il le laisse penser.

D'ailleurs, « à chaque échelon du savoir, dit-il, les actions humaines s'adaptent aux vues nouvelles. Il en résulte que dans les *diverses périodes* du développement de l'humanité, des buts différents auxquels se trouvent successivement subordonnées toutes les actions des hommes, sont établis et considérés comme terme de la grandeur humaine. C'est en effet de cette manière que d'abord le culte raffiné du bien-être physique fut le terme de la grandeur chez les Egyptiens et dans tout l'Orient ; qu'ensuite la justice et l'héroïsme nécessaires pour le réaliser, le devinrent chez les Grecs et les Romains ; que de nouveau les maximes morales et le refuge en Dieu devinrent le terme de la grandeur chez les chrétiens, et qu'enfin la certitude du savoir est devenue le terme de la grandeur chez les sociétés civilisées. »

Or, que voudraient-elles savoir ces sociétés civilisées ? C'est la certitude, pense-t-il, de notre existence actuelle, du but vers lequel elle tend. Et il regrette que la science humaine ne puisse lui apprendre la grande

énigme. « De là un scepticisme tout à fait désolant et cependant nécessaire, car il apprend à l'humanité son néant actuel, et que celle-ci doit désormais porter plus loin les limites de son savoir, pour arriver à une certitude parfaite ou absolue. »

Wronski avait-il l'intuition de la psychologie expérimentale, quand il considère cette certitude « comme un idéal devant être le dernier but de l'humanité, le terme auquel doit arriver la Terre pour donner le fruit de sa création, car alors seulement, nos destinées éternelles seront connues et nous aurons atteint le bien infini d'une existence absolue »?

Cependant ce bien infini n'est pas le dernier échelon qu'elle ait à gravir. Wronski entrevoit une nouvelle ère de l'humanité en deux périodes du développement humain. Dans la première, la recherche de la Vérité ou de l'Absolu deviendra le but suprême des actions humaines, tous les autres buts tomberont par eux-mêmes et se trouveront nécessairement subordonnés à celui-là.

Il considère que, dans nos facultés, le savoir acquis est notre propre ouvrage, et qu'au contraire le sentiment est en nous l'ouvrage du Créateur, parce que nous n'avons pas la conscience propre du sentiment, l'ancienne religion chrétienne, étant fondée sur le seul sentiment de l'Absolu, n'était qu'un don du Créateur, c'est-à-dire une religion *révélée*. La nouvelle religion, étant fondée sur le savoir, sera notre propre ouvrage, c'est-à-dire une religion *prouvée*.

D'après cela, à quelle conclusion en arrive-t-il, en raison de la vocation supérieure de l'homme dans la recherche de la Vérité, dans cette période ? « L'augmentation générale du loisir disponible pour cette vocation deviendra, d'une manière manifeste, non seulement une condition primitive de notre bien-être physique, comme on l'a considérée jusqu'à ce jour, mais de plus la condition nécessaire pour l'obtention même du but suprême de l'humanité. Et comme telle, cette augmentation *indéfinie* du loisir humain se rangera, dorénavant, d'une manière très positive, parmi les droits publics, dont la garantie appartient à l'autorité politique (1) ».

Nous arrivons enfin à la deuxième et dernière période. L'humanité est en possession de la Vérité, et parvenue à la dignité infinie d'une existence propre. Elle anticipera sur la Terre la vie impérissable qu'elle doit se donner ; son immortalité sera établie par elle-même ; les principes de sa réalité seront son propre ouvrage et nulle atteinte ne pourra altérer son œuvre absolue.

Passons maintenant à la conclusion. Le but suprême des actions

(1) Ce serait plus que la journée de huit heures et la semaine anglaise revendiquées par C. G. T.

humaines se réduisant au développement indéfini de la Vérité absolue, il sera possible à l'homme de découvrir les principes, les progrès et les résultats définitifs de la création, sur notre globe, dans notre système solaire et dans toute l'immensité de l'Univers. (C'est Wronski qui parle.)

Il termine enfin par ces lignes : « Toutes les substances, brutes et organisées ; toutes les causes mécaniques et libres ; et généralement tous les êtres inanimés, vivants, raisonnables, considérés dans leur quantité, dans leur qualité et jusque dans leur individualité, devront être déduits de ce premier principe de la Vérité absolue. Et cette sublime déduction mettant les hommes en présence de l'Eternel, pour l'accompagner dans la création, laissera même, par son principe tout puissant, l'Absolu pénétrer jusque dans l'intime essence du Créateur, dernière et infinie récompense de tant de travaux, dernier et inappréciable bienfait de la Création (1). »

Wronski, en écrivant son ouvrage, a-t-il pensé au nombre infime d'unités humaines pouvant comprendre son ésotérisme transcendantal ? Ignorait-il que nous, les Terriens, sommes composés d'esprits supérieurs, d'initiés, ayant déjà fait de nombreuses campagnes dans le monde des Esprits incarnés et désincarnés, — et d'Esprits inférieurs venus pour la première ou la seconde fois dans notre monde ?

Ceux-ci, et ce sera probablement toujours la grande majorité, ne pourront comprendre, qu'après de nombreuses vies successives, cette existence toute de méditations et d'extase conçue par la philosophie orientale et néoplatonicienne.

On a entendu, il y a une vingtaine de siècles, un sage dire aux hommes : Vous êtes tous des dieux. Wronski était-il présent, pour avoir perçu cette parole et avoir pu la méditer dans le silence philosophique ? On pourrait le croire, quoiqu'il ne pouvait ignorer que tous les hommes n'ont pas des aptitudes intellectuelles semblables à ceux du monde scientifique qu'il fréquentait et n'ont pas des droits suffisants pour entrer dans l'Olympe, avant de posséder une certaine culture du savoir et de la morale.

Le monde nouveau, qui va remplacer l'ancien, fait d'orgueil et d'égoïsme, pourra maintenant, après les formidables épreuves que nous venons de traverser, renoncer à son matérialisme, au scepticisme inconscient, dans lequel il a été élevé et suggestionné. Il entrera alors dans cette période de son développement où l'esprit humain veut connaître la vérité. Il pourra donc facilement être initié aux phénomènes, perçus par ses sens physiologiques, de notre psychologie. Et ces phénomènes seront suffisants pour régénérer ces esprits instruits par les leçons funestes de

(1) *Le Sphinx*, 1818.

leur enfance. En cela, nous n'imiterons pas Wronski, imbu de la haute philosophie de Pythagore, de Platon et des grands initiés des temps anciens et modernes. Nous supprimerons le pont-aux-ânes imposé aux primaires par les grands maîtres de nos Universités, parce que la Justice éternelle a promis aux humbles leur participation à l'immortalité.

Dr Edmond DUPOUY.

La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

(Suite)

Mesdames et Messieurs, je n'entreprendrai pas de vous faire un exposé critique ou historique des faits de télékinésie ou des faits de téléplastie.

Je suppose la question connue de vous tous et j'arrive immédiatement à quelques-unes de mes observations personnelles, celles qui sont relatives aux matérialisations.

J'ai étudié les matérialisations avec un certain nombre de médiums, mais je ne vous parlerai que des résultats observés avec un médium remarquable, une jeune fille désignée sous le nom d'Eva. Ces résultats, en effet, ont été obtenus dans des conditions de contrôle donnant toute satisfaction et ils sont précieux, moins par leur caractère transcendant que par les enseignements précis qu'ils permettent sur la genèse et le caractère primordial des matérialisations.

Eva a été entraînée et éduquée scientifiquement par Mme Bisson (1).

Mme Bisson a publié, sur ses études, un volume très complet auquel je me permettrai de vous renvoyer pour l'analyse et les détails, car je ne puis ni ne désire faire autre chose ici qu'un exposé synthétique de la question en faisant spécialement ressortir ses enseignements et sa portée.

J'ai eu l'honneur de collaborer avec Mme Bisson pendant plus d'un an à des séances bi-hebdomadaires qui avaient lieu, tantôt chez elle, tantôt dans mon propre laboratoire. J'ai vu et étudié ce qu'une centaine au moins d'hommes de sciences, spécialement médecins, ont été à même d'observer et je joins mon témoignage au leur.

Ce témoignage, Mesdames et Messieurs, je vous l'apporte tel quel. Je vous dirai simplement ce que j'ai vu.

(1) *Les Phénomènes dits de matérialisation.* (Alcan, Editeur).

Les matérialisations dont je vais vous parler, j'ai pu les voir, les toucher. Au témoignage de mes sens, j'ai pu joindre celui des instruments d'enregistrement et de la photographie.

J'ai maintes fois suivi le phénomène de son origine à sa terminaison, car il se formait, se développait et disparaissait sous mes yeux.

Quelque inattendue, quelque étrange, quelque impossible que semble pareille manifestation, je n'ai plus le droit d'émettre un doute sur sa réalité.

Avant d'aller plus loin, je dois affirmer que le médium a toujours fait preuve, en ma présence, d'une probité expérimentale absolue. La résignation intelligente avec laquelle elle se soumet à toutes les contraintes et subit les épreuves vraiment pénibles de sa médiumnité méritent, de la part des hommes de science dignes de ce nom, une sincère et grande reconnaissance.

Le mode opératoire, pour l'obtention du phénomène, est celui que vous connaissez et qui a été maintes fois décrit. On met Eva en état d'hypnose, état superficiel, mais comportant néanmoins l'oubli de la personnalité normale : puis on la fait asseoir dans le cabinet noir. Le cabinet noir des matérialisations n'a d'autre but que de soustraire le médium endormi aux influences pertubatrices ambiantes et spécialement à l'action de la lumière. Il permet ainsi de garder dans la salle un éclairage suffisant pour bien observer le phénomène, une fois produit.

Eva reste toujours, partiellement, en dehors du cabinet ; ses deux mains sont tenues en dehors des rideaux, et cette emprise sur les mains donne une grande sécurité.

Les phénomènes se produisent, — quand ils se produisent — au bout d'un temps variable, parfois très court, parfois très long, une heure et plus. Ils débutent toujours par des sensations douloureuses du médium. Elle pousse des soupirs, des plaintes intermittentes, rappelant tout à fait celles d'une femme en couches. Ces plaintes atteignent leur paroxysme au moment même du commencement apparent du phénomène. Elles diminuent ou cessent quand il est entièrement formé.

Le phénomène peut se résumer ainsi : du corps du médium sort, s'extériorise une substance d'abord amorphe ou polymorphe. Cette substance se constitue en représentations diverses, généralement représentations d'organes plus ou moins complexes.

Nous pouvons donc considérer successivement :

1° *La substance*, substratum des matérialisations :

2° *Ses représentations organisées.*

La substance a été étudiée pour la première fois par Mme Bisson.

Avant elle, sans doute, on l'avait constatée, mais d'une manière très vague et nullement caractéristique.

Mme Bisson, au contraire, a compris toute l'importance de ce phénomène primordial. Elle a fait ressortir que la substance constitue la base essentielle des matérialisations. Elle l'a décrite sous toutes ses apparences, dans toutes ses modalités, sacrifiant à cette étude, parfois un peu aride, des séances entières et des séries de séances. Il n'est donc pas exagéré de dire que Mme Bisson a découvert la substance, base des matérialisations et il est de justice élémentaire d'attacher son nom à cette découverte, sans doute, comme nous le verrons plus loin, l'une des plus grandes de la biologie.

Voici ce qu'est la substance :

Son apparition est annoncée, généralement, par la présence de taches liquides blanches, lumineuses, de la dimension d'un pois à celle d'une pièce de cinq francs, disséminées çà et là sur le sarrau noir du médium, principalement du côté gauche.

Cette manifestation constitue un phénomène prémonitoire, survenant assez longtemps, parfois trois quarts d'heure à une heure, avant les autres phénomènes. Elle manque quelquefois et il arrive, quelquefois aussi, qu'elle ne soit suivie d'aucune autre manifestation. La substance, proprement dite, se dégage de tout le corps du médium, mais spécialement des orifices naturels et des extrémités du corps, sommet de la tête, bout des seins, extrémités des doigts.

L'issue la plus fréquente, la plus facile à observer est l'issue par la bouche : on voit alors la substance s'extérioriser de la surface interne des joues, du voile du palais et des gencives.

La substance se présente sous un aspect variable ; tantôt et c'est le plus caractéristique, celui d'une pâte malléable, véritable masse protoplasmique ; tantôt celui de fils nombreux et menus ; tantôt celui de cordons de grosseur diverse, de rayons étroits et rigides ; tantôt celui de bande large et étalée ; tantôt celui de membrane ; tantôt celui d'une étoffe, d'un tissu mince, à contours indéfinis et irréguliers. La plus curieuse de ces apparences est celle d'une membrane largement étalée, pourvue de franges, de bourrelets et dont l'aspect général rappelle tout à fait celle de l'épiploon. En somme, la substance est essentiellement amorphe ou plutôt essentiellement polymorphe.

L'abondance de la substance extériorisée est des plus variable : tantôt infime, tantôt considérable, avec toutes les transitions. Dans certains cas elle recouvre entièrement le médium comme d'un manteau.

La substance peut présenter trois couleurs différentes : blanche, noire et grise. La couleur blanche est la plus fréquente, peut-être parce qu'elle

est la plus facile à observer. Il y a parfois issue simultanée de substance des trois couleurs. La visibilité de la substance est très variable. Cette visibilité peut s'accentuer ou diminuer lentement à diverses reprises. Au contact, la substance donne des impressions très variables. Elle est généralement humide, froide, parfois gluante et visqueuse, plus rarement sèche et dure. L'impression qu'elle donne au toucher dépend de sa forme. Elle semble molle et un peu élastique quand elle s'étale ; dure, noueuse ou fibreuse quand elle forme des cordons.

Parfois elle donne la sensation d'une toile d'araignée frôlant la main des observateurs. Les fils de la substance sont à la fois rigides et élastiques.

La substance est mobile. Tantôt elle évolue lentement, monte, descend, se promène sur le médium, ses épaules, sa poitrine, ses genoux, par un mouvement de reptation qui rappelle celui d'un reptile ; tantôt ses évolutions sont brusques et rapides ; elle apparaît et disparaît comme un éclair.

La substance est extrêmement sensible ; et sa sensibilité se confond avec celle du médium hyperesthésié. Tout attouchement retentit douloureusement sur ce dernier. Si l'attouchement est tant soit peu brutal ou prolongé, le médium accuse une douleur qu'elle compare à celle que produirait un choc sur sa chair à vif.

La substance est sensible même aux rayons lumineux. Une forte lumière, surtout si elle est brusque et inattendue, provoque un ébranlement douloureux du sujet. Toutefois, rien n'est plus variable que cet effet de la lumière. Dans certains cas, la substance tolère même la grande lumière du jour. L'éclair du magnésium provoque un soubresaut du médium, mais il est supporté et permet les photographies instantanées.

Il est difficile de distinguer, dans les effets de la lumière sur la substance ou dans ses répercussions sur le médium ce qui est phénomène douloureux ou réflexe pur ; douleur ou réflexe gênent néanmoins les investigations. C'est ainsi que, jusqu'à présent, la cinématographie des phénomènes n'a pu être obtenue. A la sensibilité, la substance joint une sorte d'instinct, rappelant l'instinct de la conservation chez les invertébrés. La substance paraît avoir toute la méfiance d'un animal sans défense ou dont la seule défense consiste dans la rentrée dans l'organisme du médium dont elle est issue. Elle craint les contacts, toujours prête à se dérober et à se résorber.

La substance a une tendance immédiate, irrésistible à l'organisation. Elle ne demeure pas longtemps à l'état originel. Il arrive fréquemment que l'organisation est tellement rapide qu'elle ne laisse pas voir la substance primordiale. D'autres fois on voit, simultanément, la substance

amorphe et des représentations plus ou moins complètes englobées dans sa masse ; par exemple un doigt pendant au milieu de franges de substance. On voit même des têtes, des visages, enveloppés de substance.

J'arrive maintenant aux représentations.

Elles sont des plus diverses.

Quelquefois, ce sont des formations inorganiques indéterminées ; mais, le plus souvent, ce sont des formations organiques, variables comme complexité et comme perfection.

Vous savez que différents observateurs, Crookes entre autres, ont décrit des matérialisations complètes. Il s'agissait non pas de fantômes dans le sens propre du mot, mais d'êtres ayant momentanément toutes les particularités vitales d'êtres vivants, dont le cœur battait, le poumon respirait, dont l'apparence corporelle était parfaite.

Je n'ai pas observé, hélas ! pareil phénomène ; par contre, j'ai vu assez fréquemment des représentations complètes d'un organe, par exemple d'un visage, d'une main ou d'un doigt.

Dans les cas les plus parfaits, l'organe matérialisé à toutes les apparences et propriétés biologiques d'un organe vivant. J'ai vu des doigts admirablement modelés, avec leurs ongles ; j'ai vu des mains complètes, avec os et articulations ; j'ai vu un crâne vivant, dont je palpais les os, sous une épaisse chevelure. J'ai vu des visages bien formés, des visages vivants, des visages humains !

Dans de nombreux cas, ces représentations se sont faites, développées entièrement à mes yeux, du commencement à la fin du phénomène. J'ai vu maintes fois, par exemple, de la substance sortir des doigts, reliant entre eux les doigts de chaque main ; puis, Eva écartant ses mains, la substance s'allonger, former d'épais cordons, s'étaler, constituer des franges semblables à des franges épiploïques. Enfin, au milieu de ces franges, apparaître, par une représentation progressive, des doigts, ou une main, ou un visage, parfaitement organisés.

Dans d'autres cas, j'ai été témoin d'une organisation analogue, après issue de la substance par la bouche.

En voici un exemple pris dans mon cahier de notes : « De la bouche descend lentement, jusque sur les genoux d'Eva, un cordon de substance blanche, de la largeur approximative de deux doigts ; ce ruban prend à nos yeux, les formes les plus variables : tantôt il s'étale sous la forme d'un large tissu membraneux perforé, avec des vides et des renflements ; tantôt il se ramasse et se rétrécit, puis se renfle, puis s'étire de nouveau. Çà et là, de la masse, partent des prolongements, des espèces de pseudopodes et ces pseudopodes revêtent parfois, pendant quelques secondes, la forme de doigts, l'ébauche de mains, puis rentrent dans la masse.

Finalement, le cordon se ramasse sur lui-même, s'allonge sur les genoux d'Eva ; puis son extrémité se relève, se détache du médium et s'avance près de moi. Je vois alors cette extrémité s'épaissir sous forme d'un renflement, d'un bourgeonnement terminal et ce bourgeonnement terminal s'épanouit en une main parfaitement modelée. Je touche cette main. Elle donne une sensation normale ; je sens les os, je sens les doigts munis de leurs ongles. Puis la main se rétrécit, diminue, disparaît au bout du cordon. Le cordon fait encore quelques évolutions, se rétracte et rentre dans la bouche du médium. »

Docteur Gustave GELEY.

(*A Suivre*).

AVIS

Nous avons le plaisir d'informer nos abonnés que nous avons pris les dispositions nécessaires pour faire paraître, à la suite de la belle conférence du docteur Gustave Geley que nous publions dans la *Revue*, une série de photogravures reproduisant, d'après les clichés pris par le docteur lui-même, les matérialisations qui se sont produites au cours de ses expériences. Nous n'avons pas hésité à faire un sérieux sacrifice (ces reproductions étant très coûteuses) pour mettre sous les yeux de nos lecteurs des documents d'un aussi puissant intérêt.

Table générale des Matières du LXIe Volume

JANVIER. — Les Temps sont venus, Kermario, p. 1. — Correspondance Posthume d'Allan Kardec, p. 5. — Souffrir, Revivre, Alfred Bénézech, p. 9. — Les Prophéties, Paul Bodier, p. 15. — Petite Synthèse de Grandes Choses, Abbé Petit, p. 19. — Revue de la Presse Etrangère, Félix Remo, p. 26. — Petite Chronique Scientifique, Félix Remo, p. 28. — Bibliographie, p. 31.

FEVRIER. — Intuitions et Inspirations, Léon Denis, p. 33. — Signes Précurseurs, Kermario, p. 37. — La Question des fantômes, Chevreuil, p. 41. — Le Pèlerinage des existences, p. 44. — Petite Synthèse de Grandes Choses, Abbé Petit, p. 51. — Revue de la Presse Etrangère, Félix Rémo, p. 59. — Signe des Temps, p. 63. — Bibliographie, p. 63.